



CAHIER D'ACCOMPAGNEMENT

# SANTIAGO

Au Théâtre Périscope  
Du 20 mars au 7 avril 2007

En vente  
**1\$**

# SANTIAGO

**Texte** Hélène Robitaille

**Mise en scène** Philippe Soldevila

**Assistance à la mise en scène** Marjolaine Guilbert

**Distribution** Frédéric Bouffard

Christian Michaud

Pierre Potvin

Lucien Ratio

Marie-France Tanguay

Marjorie Vaillancourt

Réjean Vallée

**Décor et éclairage** Christian Fontaine

**Costumes** Erica Schmitz

**Musique et environnement sonore** Pascal Robitaille

**Coordination des mouvements** Harold Rhéaume

**Régie** Katia Talbot

## Interprètes



Frédéric  
Bouffard



Christian  
Michaud



Pierre  
Potvin



Lucien  
Ratio



Marie-France  
Tanguay



Marjorie  
Vaillancourt



Réjean  
Vallée



## RESUME

Dans un Moyen Âge quelque peu magique, entre la France et l'Espagne, *Santiago* nous entraîne dans une histoire fantaisiste peuplée de personnages à la fois frustes et délicats. Un pèlerin revenu de Saint-Jacques (Santiago, en espagnol) est tué par un jeune brigand. Un père, sa fille et leurs amis, en route pour Compostelle, découvrent le cadavre. Sans le savoir, leurs pas croiseront ensuite ceux du meurtrier, personnage peu bavard, qu'ils invitent à les accompagner jusqu'au lieu saint.

Toujours les yeux rivés à la Voie Lactée, les personnages de *Santiago* espèrent en secret trouver « leur chemin ». Et ils marchent, chacun trimbalant dans son baluchon ses fautes et ses espoirs. Mais la forêt n'abrite pas que les morts et les brigands : elle déborde aussi d'étoiles et de coquilles Saint-Jacques, d'amour et de remords ! Car ce pèlerinage invite à croire à ces révélations de l'esprit – troubles et lumineuses ; il attise ce besoin de communier avec ce qui existe profondément en soi...



## Extrait du Texte

**Ambrosio**

[...] *(ils se remettent en marche : Ambrosio et Jacquot sont l'un près de l'autre)* Tu te rends à Santiago au bout du compte?

**Jacquot**

Oui.

**Ambrosio**

Ah bon. *(ils marchent sans parler un moment)*

**Jacquot**

Une fois rendu là, je sais pas.

**Ambrosio**

Tu espères te faire pardonner? Avec une coquille?

**Jacquot**

*(confus, il regarde Ambrosio)* Pardonner quoi?

**Ambrosio**

*(il le regarde en coin)* Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, à moi? Tu crois que ça me dérange? Tes mains pleines de sang? Ou pleines de filles, je sais pas! Ça te regarde, chacun sa misère.

**Jacquot**

Tu y crois pas, alors?

**Ambrosio**

À quoi?

**Jacquot**

*(bas, détournant la tête)* Au pardon de Saint Jacques?

**Ambrosio**

Au quoi?

**Jacquot**

Au pardon!

**Ambrosio**

*(il s'arrête et regarde Jacquot)* Au pardon? De toute mon âme, je n'y crois pas.

**Jacquot**

Ah.

**Ambrosio**

Qu'est-ce que tu t'imagines, Jacquot? Que tu vas arriver à Santiago et que ta vie va changer? C'est ce que tu crois? Que tu vas tomber à genoux devant la cathédrale en pleurant sur les pieds d'une statue et que toute ta chienne de vie va s'effacer? Juste parce que tu pleures? Juste parce qu'on va t'accrocher au cou une vieille coquille, hein?



Photo de répétition avec Frédéric Bouffard et Réjean Vallée

Photo : Anne Moisan-Lapointe

# RENCONTRE AVEC PHILIPPE SOLDEVILA

## Metteur en scène

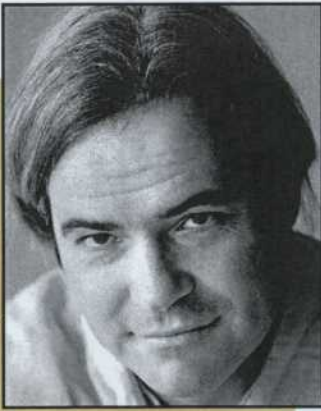


Photo : Jocelyn Bernier

Comment la pièce *Santiago* s'inscrit-elle dans l'historique des productions du Théâtre Sortie de Secours?

À l'occasion de nos 18 ans, nous inaugurons un nouveau cycle de création intitulé – non sans humour – le Cycle d'Or du Théâtre Sortie de Secours, en référence au Siècle d'Or Espagnol<sup>1</sup>. On a eu envie, avec nos deux prochaines pièces, de plonger dans des thématiques plus audacieuses. *Santiago* est le premier volet de ce cycle. Dans cette pièce, l'audace réside aussi bien dans le sujet, qui interroge notre rapport à Dieu, à la métaphysique et à la spiritualité que dans le ton, qui privilégie le ludisme et la tendresse au lieu de succomber au désenchantement de notre temps.

Pourquoi est-on ému, simplement à voir un personnage gravir une butte et découvrir Saint-Jacques? Qu'on ait 40, 50 ou 60 ans, on conserve tous cette part de l'enfance qui s'allume dès qu'on se laisse raconter une histoire. En nous subsiste toujours cet enfant qui veut cesser d'avoir peur de l'inconnu ou de tout ce qu'il y a d'horrible et de laid dans le monde. L'enfant qui rêve secrètement qu'un événement fabuleux surviendra, lui permettant de s'extraire de cette peur. C'est là une réflexion nichée au cœur même de *Santiago*. On suit le parcours d'un groupe de pèlerins croyant qu'au bout du chemin, ils trouveront enfin la lumière et une rédemption.

Comment s'est déroulée votre collaboration avec Hélène Robitaille?

Elle a réussi à mettre des mots sur mes propres fascinations. C'est elle qui m'a fait comprendre toute la tendresse que j'ai envers l'être humain. Certains pourraient juger la naïveté des pèlerins qui vont vers Compostelle. Moi, j'en ris, mais en même temps, j'en suis ému. De par leur candeur, leur courage, leurs douleurs et leurs espoirs, ils nous ressemblent. Rien ne me touche davantage qu'un être humain qui refuse de céder au désabusement et qui conserve jalousement ses rêves d'enfance. Pour moi, le cynisme est la paresse de l'intelligence. Mettons plutôt cette intelligence au service de quelque chose de constructif plutôt que de clamer que l'humain est pourri! Et il est là, le charme si touchant de la plume d'Hélène Robitaille. Il m'apparaît primordial, malgré la grisaille – et peut-être même surtout à cause de cette grisaille! – de ne pas abandonner. C'est sans doute dans cet effort incessant que réside la poésie de notre aventure humaine.

Quels défis a posés la forme du conte?

*Santiago* s'est révélé un texte exigeant à mettre en scène. Cependant, la nouvelle méthode de travail du Théâtre Sortie de Secours, consistant à étendre le travail de préparation sur une plus longue période, m'a permis de me sentir comme un poisson dans l'eau. La première année, nous avons réalisé des ateliers de lecture avec les comédiens, puis mené quelques expérimentations dans l'espace. Cette étape nous a permis de raffiner et de questionner le travail d'interprétation. Les répétitions n'ont débuté qu'à la deuxième année, alors que nous avions déjà tout un bagage d'acquis.

Du point de vue du développement des personnages, il ne fallait pas avoir peur d'exploiter les archétypes. Nous avons fait confiance à la force des pôles classiques de notre « mythologie humaine » : le bon, le méchant, la brute, la jeune fille, le vieux, l'idiot, etc. Nous ne devons pas hésiter à quitter la psychologie pour nous laisser aller dans les « clichés ».

Les mouvements scéniques présentaient également un défi considérable. Comment illustrer une marche de pèlerins sur scène? Comment peut-on en représenter les différents parcours? Comment faire passer le temps? J'ai réalisé que je manquais d'outils pour tirer profit de toutes mes intuitions. Nous devions aussi évoluer dans l'espace restreint d'un décor. Dans un premier temps, avec la musique de Pascal Robitaille, nous avons campé l'univers magique proposé par la pièce. Par la suite, Harold Rhéaume, chorégraphe, nous a aidé à styliser et à préciser nos mouvements. À partir de là, la décision a été prise de foncer à vive allure vers l'outrance et de ne pas se contenter de demi-mesure.

Dans le texte, il y a des manifestations de l'étrange, du surréel et du merveilleux. Je devais trouver une façon de mettre en valeur ces moments. J'avais donc un véritable travail de chef d'orchestre à accomplir, pour enchaîner dans une alternance juste les marches et les scènes plus réalistes.

## Théâtre Sortie de Secours

Le Théâtre Sortie de Secours, avec son directeur artistique Philippe Soldevila, privilégie la création d'œuvres originales inspirées de l'art, de la littérature, des mythes et des rites étrangers. Il a pour objectif de se rapprocher d'un théâtre plus humain et universel en mettant en relief les marques et les enjeux du multiculturalisme. Il fait fréquemment appel à des collaborations extérieures afin de se ressourcer auprès de cultures et d'artistes étrangers et d'élargir ses horizons. Enfin, il œuvre à développer un volet de traduction et d'adaptation d'œuvres hispaniques.

4 — 1. Le Siècle d'or (17<sup>e</sup> siècle) a été un grand moment de prolifération des arts et des lettres en Espagne, qui s'est démarqué tant par la quantité d'œuvres produites que par la qualité de celles-ci.

# QU'EST-CE QU'UN PÈLERINAGE ?

## Définition :

Un pèlerinage est un voyage effectué par un croyant vers un lieu de dévotion, vers un endroit tenu pour sacré selon sa religion. Le mot pèlerinage vient du latin peregrinatio et signifie voyage à l'étranger ou séjour à l'étranger.



Un pèlerinage est avant tout une démarche qui marque une rupture, un détachement avec la vie quotidienne. Plusieurs raisons peuvent conduire un homme à faire un pèlerinage. Par exemple, certains désirent relever un défi physique ou intellectuel ou simplement visiter des lieux historiques ou artistiques. D'autres mènent une véritable quête spirituelle. Ils peuvent vouloir y obtenir une faveur (une guérison, par exemple) ou remercier un saint pour une grâce obtenue. On peut distinguer deux niveaux de spiritualité dans le pèlerinage : un niveau populaire, marqué par le goût du merveilleux et la recherche de la guérison du corps, ainsi qu'un niveau plus spirituel, celui de la quête du salut de l'âme par l'ascèse personnelle.

Le phénomène du pèlerinage religieux existe depuis longtemps et dans la plupart des religions, mais cette forme de dévotion populaire s'est particulièrement développée au Moyen Âge.

## SANTIAGO DE COMPOSTELA (SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE)

Le pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle est né de la découverte, vers l'an 800, du sépulcre de Saint-Jacques, grand martyr de la chrétienté. Celui-ci aurait eu pour mission de prêcher la parole du Christ dans la péninsule Ibérique (sud-ouest de l'Europe). En plus d'obtenir de nombreuses conversions, il a guéri miraculeusement un paralytique. Furieux du succès de Saint Jacques, le roi des juifs le fait arrêter en Palestine et le condamne à mort. Sa dépouille est recueillie par ses compagnons et portée dans une petite embarcation. Guidée par un ange, la barque franchit Gibraltar, puis s'échoue plus tard sur les côtes de Galice au nord de l'Espagne.

Vers l'an 800, l'ermite Pelagius voit en rêve le lieu du tombeau de Saint-Jacques. Une étoile le guide alors vers le champ où se trouve la dépouille : le champ de l'étoile (campus stellae) qui deviendra ensuite Compostelle. La découverte s'ébruite rapidement parmi la chrétienté. Le roi Alphonse II érige une église sur les lieux afin que les foules qui s'y déplacent puissent vénérer le tombeau de cet apôtre du Christ.

Puis, les chemins de Saint-Jacques se dessinent peu à peu à travers toute l'Europe. Sur les quatre voies principales, des églises, chapelles, hospices et hôpitaux sont mis en place pour accueillir et ressourcer les pèlerins. Mais les chemins ne sont pas toujours sécuritaires. Parfois, aux intempéries succèdent les brigands, qui détraquent les braves gens lors de péages imaginaires, quand ils ne les laissent pas pour morts. Au terme de leur périple, ayant parfois traversé l'Europe, échangé avec d'autres, souffert, connu la solitude et les défis de l'inconnu, les pèlerins se voient remettre une coquille, symbole de leur passage au lieu saint. Ces marcheurs de la foi ont si bien marqué l'histoire qu'ils sont passés à la prospérité sous le nom de « Jacquets ».

Depuis plus de 1000 ans, Saint-Jacques de Compostelle est l'ultime étape de millions de pèlerins. L'engouement pour ce pèlerinage semble toujours vivant aujourd'hui. Hommes et femmes de toutes générations vivent l'expérience des chemins de Saint-Jacques de Compostelle. Seules les motivations ont évolué depuis le Moyen-Âge.



Saint Jacques, Gravure du XIII<sup>e</sup> siècle

## RENCONTRE AVEC HÉLÈNE ROBITAILLE, AUTEURE.



Photo : Louise Leblanc

Propos recueillis par Karine Côté

### Il était une fois...

À mes yeux, raconter ou se laisser raconter quelques vies d'hommes est une aventure, modeste ou grandiose, qui engage la part de nous vouée d'elle-même à la spiritualité. Même la pièce qui s'objecterait, dans son discours et sa forme, contre toute manière de spiritualité témoignerait encore, à tous égards je crois, du désir humain de saisir quelque chose du mystère de son âme.

Presque tous les personnages de *Santiago*, pèlerins pour la plupart, cèdent au charme du mystère, au charme de tout ce qu'ils ne comprennent pas d'emblée, convaincus que cette présence de l'infini autour d'eux embellit leur existence et la justifie. Et la quête du héros meurtrier, Jacquot, consiste à retrouver peu à peu cette paix du cœur qui l'autorisera encore, comme en pleine enfance, à s'éprendre de la lune et des hiboux. Jacquot choisit donc de marcher jusqu'à Santiago-de-Compostela, d'abord dans l'espoir un peu naïf que son arrivée dans la ville sainte le délivre à jamais du poids de ses remords, puis de plus en plus conscient que le chemin comme tel, fait de rencontres et d'imprévus, exige de lui qu'il se transforme, qu'il fasse de son âme une «âme pèlerine» : accueillante et démunie, attentive au mystère.

### Le conte...

À l'origine, quand j'ai proposé à l'équipe du Théâtre Sortie de Secours un projet autour des pèlerinages à Saint-Jacques-de-Compostelle, je me proposais d'écrire une histoire presque silencieuse. On aurait suivi une jeune pèlerine, sans attaches apparentes, qui se rend lentement à Saint-Jacques; une jeune fille amoureuse de la contemplation, amoureuse des rencontres imprévues qui auraient jalonné sa route. Mon héroïne se serait demandée : «Qu'est-ce qui est le plus précieux, le plus beau : cette longue marche au fil des jours, ce pèlerinage de ma vie? Ou bien l'instant magnifique où je verrai Santiago? Est-ce que ça ne sera pas un peu triste de quitter cette errance et d'atteindre Santiago? Est-ce qu'il ne faut pas marcher vers Santiago mais sans jamais l'atteindre? Ces questions sont celles qui me tenaient très intimement et qui peut-être me font écrire. Pourtant, je n'ai pas raconté cette histoire, et je suis heureuse d'avoir emprunté plutôt la belle «voie secondaire» qui peu à peu prenait forme; celle du conte. Le pèlerinage me rappelle le conte : c'est une route déterminante, porteuse d'imaginaire. Sur un chemin de pèlerinage, il n'y a pas de place à la banalité quotidienne, la vie prend une signification plus dense. Les pensées des pèlerins sont entièrement dirigées sur l'envie de découvrir des signes vers la rédemption qu'ils espèrent en s'engageant sur cette route. Dans un conte, le héros possède le même état d'esprit. Prenons par exemple l'histoire de celui qui entreprend une quête pour sauver sa mère malade. Il cherche des dents de dragon parce qu'une fée lui a révélé que cela pouvait guérir sa mère. Le chemin que ce héros parcourt est très signifiant puisque le moindre événement qui lui arrive devient une piste qui sert ou nuit à sa mission.

Ce qui me touche dans la quête que constitue le pèlerinage, c'est la foi des hommes qui empruntent ce chemin et qui interprètent tout avec l'envie de croire à une rédemption. Santiago a été ma manière de rendre hommage au charme de la grande foi en Dieu des pèlerins de jadis... sans qu'il me faille parler de Dieu, n'y croyant pas. Et je pense, avec une pointe de tristesse certaine, que cette quête des signes du mystère, qui me semble être la mienne chaque jour, serait peut-être plus lumineuse et plus débordante de gratitude encore si je pouvais, comme en pleine enfance, à nouveau céder au charme de Dieu.

### Le merveilleux...

Je ne souhaitais pas écrire un drame psychologique. Je songeais davantage à un «road movie», lequel n'allait pas amoindrir le geste du meurtre ni les remords confus du héros, mais plutôt permettre de sonder ce drame en lui offrant les accents colorés du conte. *Santiago* est construit d'une série d'actions importantes, saillantes, acérées : un enterrement où des hiboux sont présents, une rencontre surprenante avec un cadavre, une halte à une auberge où tout devient fantasmagorique et où l'enfance envahit le héros en prenant des proportions démesurées... La présence de magie et de merveilleux dans l'histoire m'a permis d'éliminer une grande part de psychologie. Dans un conte, le dragon qui vient faire obstacle au héros n'explique pas son comportement. De la même manière, dans *Santiago*, peu de choses sont expliquées. Les actions progressent, mais les personnages ne font pas des introspections très fastidieuses.

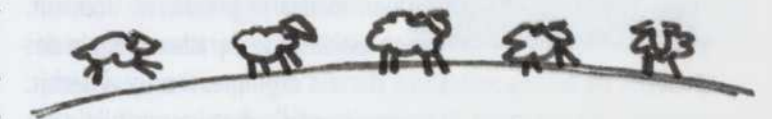
### Et la morale...

Quand on est enfant, je ne sais pas si c'est principalement la morale qu'on retient des contes. Moi, j'étais davantage éblouie par la force des images. Ce sont mes «premiers contes», venus de *Bohème* comme *Hansel et Gretel* ou de *l'Ancien Testament* comme les histoires d'Abraham ou de Joseph, qui m'ont tirée en avant tout au long de l'écriture de cette pièce. Bien entendu, il y a une portée morale dans tous ces contes.

Dans *Santiago*, il y a un héros qui a commis une faute grave, et il tente de se pardonner cette faute. En parallèle, il rencontre un personnage qui traîne le poids d'une faute similaire mais qui n'arrive pas au pardon. Il y a donc inévitablement une dimension morale dans *Santiago*, mais celle-ci n'est pas imposée. Il y a trop d'humour pour cela. D'ailleurs, la nature de notre regard d'adulte sur le conte me fascine. C'est comme si on devait retrouver l'enfance, mais avec toute l'ironie dont on est capable lorsqu'on est adulte. Je l'aime infiniment, l'émerveillement spontané de l'enfant. Mais ce qui est particulier chez l'adulte, c'est qu'il doit consentir volontairement au mystère de la magie. C'est là que l'ironie entre en jeu. Elle impose une distance, doublée d'une tendresse, pour permettre à l'homme de se laisser embarquer dans l'histoire.

### ...La fin.

Je repense à ces finales souvent heureuses des contes de l'enfance. Rien de naïf ou de simpliste, il me semble, dans pareils dénouements. Bien au contraire, j'y vois l'irréductible appel de l'espoir : obstiné, souvent irrationnel, magique... et qui, m'éblouissant, force le mien.



### LE CONTE

Le conte est un récit de fiction généralement assez bref qui relate au passé les actions, les épreuves, les péripéties vécues par un ou des personnages. Ce qui distingue d'emblée le conte des autres formes de récit, c'est sa «fictivité avouée» : l'histoire racontée se déroule dans un autre temps et un autre lieu que ceux où prennent place le conteur et le destinataire. La célèbre formule «Il était une fois» qui ouvre un grand nombre de contes suggère d'entrée de jeu la distance qui sépare l'univers du conte et notre monde, la fiction et le réel.

Parmi les autres caractéristiques par lesquelles le conte s'affirme comme fiction, il y a les invraisemblances de toutes sortes. Dans le conte, tout est possible : un personnage peut dormir cent ans, les objets peuvent être dotés de pouvoirs, les êtres faibles peuvent triompher du Mal, etc. En outre, les personnages sont monolithiques, unidimensionnels, ils n'ont aucune profondeur ou densité; ils ne sont pas vraisemblables puisqu'ils n'ont pas la complexité du réel. L'univers du conte est manichéen, formé d'oppositions simples. Sa construction est en général d'une grande lisibilité et sa lecture est accessible à tous.

C'est un genre optimiste: la plupart du temps, le conte finit bien. Il présente une vision rassurante du monde, d'où l'impression que le conte s'adresse aux enfants. Mais le conte est souvent cru et violent : il y a des meurtres (ex. l'Ogre qui mange les enfants), des combats, des souffrances physiques et morales décrites sans détour, etc. Il arrive même que le conte se termine mal (par exemple, *Le Petit Chaperon rouge*).

# MARCHER POUR DU SENS

Raymond Lemieux

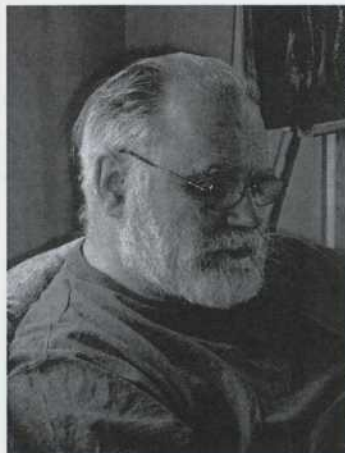


Photo : D.B

Professeur titulaire de sociologie de la religion et de l'histoire du christianisme à l'Université Laval

Alors que les religions instituées ont bien mauvaise presse, en Occident, on assiste à un paradoxal regain des spiritualités, de toutes sortes<sup>1</sup>. La chose s'explique, si on y réfléchit. Les religions ont constitué, historiquement, l'armature spirituelle des communautés humaines, à un point tel que le christianisme – pour ce qui est de l'Occident, mais on peut dire la même chose de l'islam ou de d'autres religions ailleurs – s'est confondu avec le fait d'être citoyen pour former en lui-même une civilisation : la chrétienté. Armature, les confessions religieuses ont alors donné aux communautés humaines les fondements de leur entente à travers leurs représentations du cosmos sacré, le sens qu'elles proposaient (et parfois imposaient) pour la vie individuelle autant que pour la vie collective, la morale et, bien sûr, la vie spirituelle. Bref, elles ont garanti les moeurs.

C'est l'effondrement des communautés naturelles (famille, village, nation), sous la pression des logiques de marché, qui a provoqué la chute de la religion en Occident, ou du moins la perte de ses positions dominantes. Cette perte constitue en général l'histoire des derniers siècles, ceux qu'on qualifie de modernes et, dans certains milieux comme le Québec, celle des dernières décennies.

Les régulations sociales de marché, en effet, ne s'exercent pas au nom d'une communauté mais au nom de la satisfaction individuelle. Par leurs exigences de performance, elles créent des champions, mais elles brisent les solidarités. Être le meilleur, gagner la course, suppose de laisser les autres derrière soi. Quand on vise à améliorer ses performances à tout prix, l'altruisme, les sentiments, les affections ne sont pas de mise. Ce sont des dépenses d'énergie non ordonnées à la réussite et ils deviennent vite des handicaps.

Les quêtes spirituelles qui dynamisaient les communautés naturelles en renouvelant leur expérience du sacré n'ont pas disparu pour autant. C'est leur contrôle qui a changé. Celui-ci ne s'exerce plus du lieu de l'autorité représentée par des institutions, telles les Églises,

capables d'encadrer et de punir, le cas échéant, mais il s'exerce à travers les expériences des individus eux-mêmes, dans l'intelligence qu'ils s'en donnent en réfléchissant à leur vie personnelle. Devenues individuelles, quêtes de sens personnelles, les expériences spirituelles – concept qui reste par ailleurs bien souvent diffus et largement indéfini – peuvent beaucoup mieux que les pratiques religieuses répondre aux attentes de la vie moderne. On peut les évaluer en termes de mieux être, de dépassement, de réalisation de soi, de progrès, bref, en fonction de la satisfaction qu'elles procurent à chacun selon l'image idéale qu'il se donne de lui-même. Une expérience spirituelle devient ainsi désirable dans la mesure où on estime qu'elle procure un plus dans la réalisation de sa vie.

Le pèlerinage, en particulier la route de Compostelle, n'est pourtant pas une invention moderne. On l'a plutôt redécouvert au cours des dernières décennies<sup>2</sup> pour lui donner une portée nouvelle. Il présentait cependant déjà, dans les siècles médiévaux, les éléments primordiaux qui le rendent attrayant aujourd'hui, c'est-à-dire une expérience de *sortie* de la communauté pour explorer un autre lieu, le lieu de l'Autre, et en revenir *régénéré*, enrichi d'expériences nouvelles, d'une vision du monde élargie, bref, de la capacité d'affronter à nouveaux frais les difficultés et les impasses du quotidien qu'on a, pour un temps, laissées derrière soi. Aussi le pèlerinage représente-t-il, aujourd'hui comme hier, une expérience spirituelle de premier ordre.

Comme il sollicite le corps, en particulier par la marche – comme l'ont montré maints mystiques – il représente le *dépassement*, pas à pas, des horizons connus pour la découverte de nouveaux horizons. La marche nous renvoie à la bipédie caractéristique de l'humain et à tout ce qu'elle nous a offert, notamment les paradoxes de la civilisation. Avant d'allier le geste à la parole, l'homme, disait l'anthropologue Leroi-Gourhan, «commence par les pieds<sup>3</sup>». La marche s'associe au plaisir de réaliser quelque chose, même, voire surtout, quand elle devient souffrante. Le marcheur laisse derrière lui un passé, exerce un effort dans le présent, et envisage un à-venir. Celui qui marche est un être debout, un être qui défie le monde. Et la vie elle-même est-elle autre chose qu'une longue marche, plus ou moins pénible, qui ne pourra s'arrêter que lorsqu'elle aura accompli sa course et atteint son destin? La révolution elle-même n'est-elle pas une marche vers une humanité libre?

1. Voir notre article, «Misère de la religion, grandeur du spirituel», Ton ami. Bulletin de l'Association québécoise de la pastorale de la santé, 18e année, no 55, mai 2001 : Les Actes de l'Événement 2000, 10-23. En ligne : [http://www.ftsr.ulaval.ca/chaire-rss/pdf/lemieux\\_misere.pdf](http://www.ftsr.ulaval.ca/chaire-rss/pdf/lemieux_misere.pdf)

2. Voir le beau petit livre de Pierre Barret et, Jean-Noël Gurgand, Priez pour nous à Compostelle. Préface de René de la Coste-Messelière, Paris, Hachette, Le livre de poche 5350, 1978, 416 p.

3. André Leroi-Gourhan, Le geste et la parole. Tome 2. La mémoire et les rythmes, Paris, Albin Michel, 1965, 285 p.

Le pèlerinage, quand il est marché, consiste précisément à assumer cette expérience de l'altérité, traversant des pays inconnus, consommant des nourritures trouvées au gré de la route, s'astreignant à des langues étrangères, bref en prenant le risque de l'autre bien concret, pour atteindre un lieu source (souvent marqué par une source jaillissante, d'ailleurs) qui symbolise cette régénérescence parce qu'il représente lui-même une origine, ou parce qu'il porte la mémoire d'une expérience originale posée comme sacrée.

Sur la route se constitue aussi un tissu humain original, inédit, une communauté qui n'est pas celle qu'on a laissée derrière soi, avec ses habitudes et ses institutions, mais une solidarité entre marcheurs : la communauté, toujours en évolution, en processus, de ceux qui se reconnaissent une même expérience humaine dans le partage de la fatigue, des intempéries, des aléas mêmes de la chaussée. Sur la route de Compostelle, en particulier, c'est dans les refuges qu'on devient compagnon, là où d'une halte à l'autre on partage le pain – selon la racine même du mot « compagnon » : cum pañ, avec le pain – et les victuailles, mais aussi la fatigue, les remèdes pour soigner les ampoules, les histoires et les rires, bref, l'humanité de chacun.

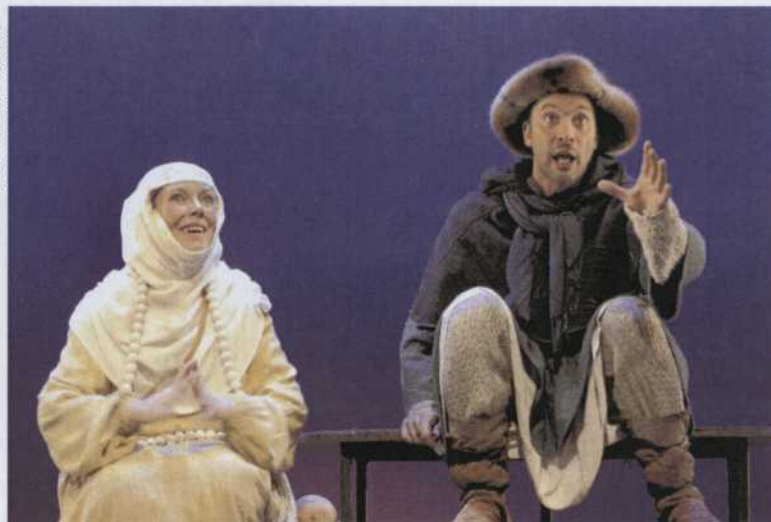
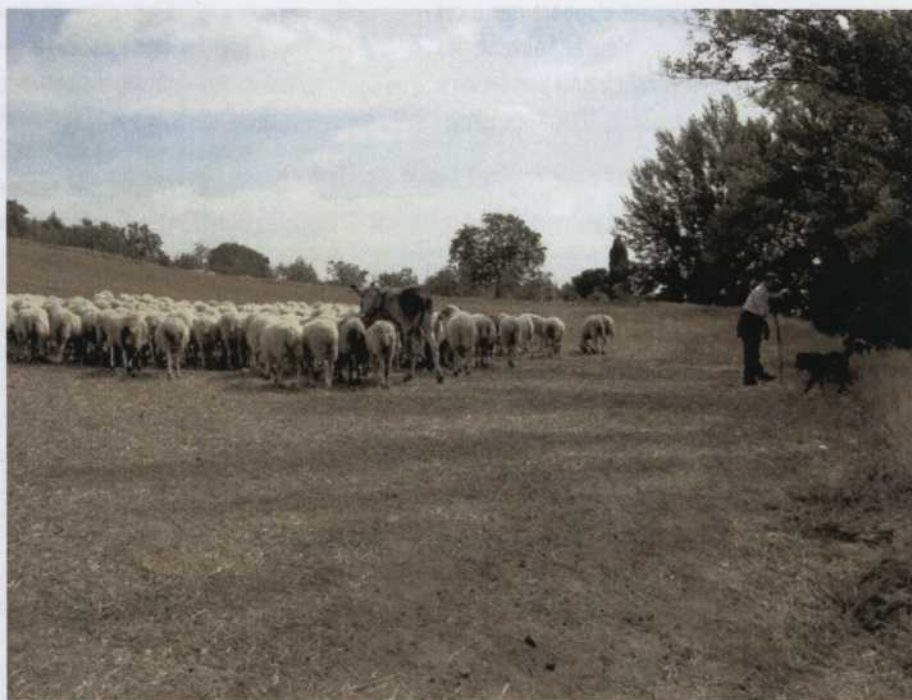


Photo de spectacle avec Christian Michaud et Marie-France Tanguay

Le sens du pèlerinage aujourd'hui s'inscrit donc dans cette quête de sens, désormais personnalisée, dont chacun doit prendre le risque pour assumer sa propre vie. La recherche de dépassement qui s'y actualise renvoie elle-même à une spiritualité qui n'est plus soumise aux contrôles des traditions, même si elle utilise un support hautement traditionnel comme celui de Compostelle. Il n'est pas nécessaire non plus d'être croyant ou fidèle d'une tradition religieuse pour chercher les bénéfices du pèlerinage. Certains marchent avec une visée spirituelle ou religieuse explicite, d'autres le font pour l'expérience, pour le dépassement d'eux-mêmes, voire comme un exploit sportif. Tous se retrouvent compagnons, cependant, au moment de partager les fruits de cette expérience, dans une communauté sans frontières qui est celle de l'humaine condition retrouvée, pour un temps.

Photo prise en septembre 2006 sur le Chemin de Compostelle.  
Gracieuseté de Spiritour.



## PENSÉES VAGABONDES AUTOUR DU SPECTACLE

«Le pèlerinage ne rappelle le conte : c'est une route déterminante, porteuse d'imaginaire.»

- Hélène Robitaille -

Le conte, comme le pèlerinage, provient de la culture populaire. Si l'on compare les caractéristiques de ces deux objets, nous retrouvons de nombreuses similitudes :

### Une quête :

Un héros de conte s'investit dans une quête, il cherche à réussir une mission qui changera sa vie ou celle des autres personnages qui l'entourent. Un pèlerin entreprend une démarche personnelle avec une visée spirituelle, culturelle ou sportive.

### Une distance :

La célèbre formule "Il était une fois" qui ouvre un grand nombre de contes suggère d'entrée de jeu la distance qui sépare l'univers du conte et notre monde. Le pèlerinage se déroule également en dehors du contexte de la vie familiale. Le pèlerin s'extrait de son quotidien dans l'objectif d'y revenir plus fort une fois le chemin accompli.

### Le merveilleux :

Le merveilleux présent dans les contes peut s'apparenter à cet espoir de miracles inhérent à la foi religieuse. Souvent, les pèlerins marchent vers un lieu saint en vue d'obtenir une faveur : la guérison, la paix, etc.

### Le danger :

La route d'un héros de conte est parsemée d'obstacles. Des personnages malveillants s'interposent pour contrecarrer la mission (sorcière, ogres, dragons, etc.). Un pèlerinage comporte aussi une part de danger. Des brigands, comme Jacquot, se terrent dans des coins sombres pour détrousser les pèlerins.

### La fin :

Le conte est un genre optimiste. La plupart du temps, il présente une vision rassurante du monde, d'où l'impression que le conte s'adresse aux enfants. Les pèlerins, eux, souhaitent voir leur vie transformée par la démarche entreprise. Dans Santiago, les personnages sont à la quête d'une rédemption, du pardon de leurs fautes.



Photo : Anne Moisan-Lapointe

Photo de répétition avec Christian Michaud, Pierre Potvin, Lucien Ratio, Marjorie Vaillancourt et Réjean Vallée

### PAROLE ET SILENCE

« Nous parlons en raison des insuffisances de la parole, de l'impossibilité d'achever le sens du monde, et ne pouvons continuer de parler qu'en consentant à cet inachèvement ».

GAGNON, Éric, Les promesses du silence : essai sur la parole, Montréal, Liber, 2006.

Durant un pèlerinage, les longues marches sont accompagnées de discussions, d'échanges, mais aussi de silence. Est-ce ce silence qui éclaire le chemin du pèlerin ?

À un moment, dans Santiago, les personnages contemplant les étoiles en silence, chacun méditant sur sa propre vie, ses espoirs présents, ses fautes passées. Si l'on observe bien cette scène, elle nous en apprend autant sur les personnages que les moments de discussions.

### L'UNIVERS DU CONTE DANS SANTIAGO

Tous les éléments de mise en scène nous encouragent à entrer dans cet univers magique apparenté au conte. Au début de la pièce, la narration faite par le personnage de Bégonia (personnage naïf s'il en est un) nous place d'emblée dans un espace situé en dehors de notre quotidien, et nous invite à nous abandonner à l'histoire qui sera racontée. Par sa force évocatrice, la musique rythme le récit et nous transporte en territoire de jeu. Les chorégraphies, qui adoptent la démesure, nous font accepter la convention théâtrale du conte où tout est possible.

# Concours Acte critique

**Dernière chance !  
Date limite le 9 avril**

## RÉDIGEZ

Un texte critique (300 à 500 mots) sur l'une des pièces de la saison 2006-2007.

Le texte doit comprendre une introduction, un résumé de la pièce, un développement critique et une conclusion. Les critères qui guideront les choix du jury sont l'esprit de synthèse, la qualité de la langue française, la qualité de l'argumentation et la pertinence du propos.

## GAGNEZ

### CATÉGORIE 18-25 ANS

#### 1<sup>ER</sup> PRIX

Un séjour théâtral au Festival d'Avignon d'une durée d'une semaine en juillet 2007, offert par le Consulat général de France à Québec.

#### 2<sup>E</sup> PRIX

Un abonnement pour 2 personnes aux pièces présentées lors de la saison 2007-2008 et une sélection de livres des Éditions Gallimard.

#### 3<sup>E</sup> PRIX

Deux paires de billets et une sélection de livres des Éditions Gallimard.

### CATÉGORIE 14-17 ANS

#### 1<sup>ER</sup> PRIX

Un camp de jour urbain « Vie d'artiste » en théâtre pour l'été 2007, offert par La Maison Jaune.

#### 2<sup>E</sup> PRIX

Trois paires de billets au choix parmi les pièces présentées lors de la saison 2007-2008 et une sélection de livres des Éditions Gallimard.

#### 3<sup>E</sup> PRIX

Deux paires de billets et une sélection de livres des Éditions Gallimard.

## EN PLUS...

Deux paires de billets à gagner lors d'un tirage au sort parmi tous les textes reçus.

Les textes gagnants seront publiés dans la première édition 2007-2008 du *Periskopein*, le journal du Théâtre Périscope.

**Ne tardez plus... le temps file et plusieurs textes ont déjà été reçus.**

**Il ne reste plus que 1 pièce pour exercer vos talents de critique.**

Le texte doit être accompagné du nom, de l'adresse et du numéro de téléphone de l'établissement scolaire (s'il y a lieu) ainsi que de la date de naissance du participant.

Les noms des gagnants seront dévoilés le 8 mai 2007.

Les gagnants seront présentés lors de la rentrée théâtrale en septembre 2007.

Le texte doit être envoyé avant le 9 avril 2007 à l'adresse suivante :

PAR COURRIEL À :

[developpement@theatreperiscope.qc.ca](mailto:developpement@theatreperiscope.qc.ca)

CONCOURS ACTE CRITIQUE

THÉÂTRE PÉRISCOPE

939, AVENUE DE SALABERRY

QUÉBEC (QUÉBEC) G1R 2V2

Le Théâtre Périscope remercie le Consulat général de France à Québec, La Maison Jaune et les Éditions Gallimard pour leur précieuse collaboration à ce concours. Le Théâtre Périscope et le Consulat ne se tiennent pas responsables de l'obtention des documents nécessaires au voyage (passeport, assurances, etc). Le prix camp urbain « Vie d'artiste » en théâtre offert par La Maison Jaune pour l'été 2007 exclut les frais de garde s'il y a lieu.



CONSULAT GÉNÉRAL DE FRANCE  
À QUÉBEC



GALLIMARD

folio



Une codiffusion

Une production



Billetterie  
2, rue Crémazie Est  
Québec (Québec) G1R 2V2  
Tél. : (418) 529-2183



**RÉDACTRICE EN CHEF :** Marie-Ginette Guay, Directrice artistique

**ENTREVUES ET RÉDACTION :**

Karine Côté  
Développement de public  
Théâtre PÉRISCOPE  
Tél. : (418) 648-9989 poste 22  
developpement@theatreperiscope.qc.ca

**CONCEPTION VISUELLE ET MISE EN PAGE :**

Émilie Poracchia  
Adjointe aux communications et  
au développement de public  
Théâtre PÉRISCOPE  
Tél. : (418) 648-9989 poste 30  
info@theatreperiscope.qc.ca

**RÉFÉRENCES :**

Théâtre Sortie de Secours  
Robitaille Hélène, *Santiago*, 2007, non publié, 87p.  
Barret Pierre et Jean-Noël Gurgand, *Priez pour nous à Compostelle*, Hachette Littératures, 348 p.  
Gagnon Éric, *Les promesses du silence : essai sur la parole*, Montréal, Liber, 2007, 138 p.  
[www.wikipédia.org](http://www.wikipédia.org)  
<http://www.perigouse.com/randonneescompostelle.htm>  
<http://www.aveyron.com/tourisme/stjacques/histoire.html>  
<http://www.perso.orange.fr/revue.shakti/pelerin.htm>  
<http://www.guidedecasa.com/bibliotheque/texte33.htm>  
<http://www.cafe.umontreal.ca/genres/n-conte.html>  
<http://www.biz-info.ca/spiritours/fr/accueil.htm>

ISBN 978-2-923589-02-2

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2007

Dépôt légal - Bibliothèques et Archives Canada, 2007

Le Théâtre PÉRISCOPE reçoit l'appui du Conseil des arts et des lettres du Québec, du ministère de la Culture et des Communications, de Patrimoine canadien, de la Ville de Québec et d'Emploi-Québec.

PRO THEPER 2007.03.20X